



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Psychopathologies du capitalisme cognitivo-comportemental. À propos de l'article « Les effets psychologiques de la propagande » de D. Colon

The psychopathologies of cognitive-behavioural capitalism. About the article “The psychological effects of propaganda” by D. Colon

L. Poenaru

Centre médical et sportif de Peillonex, Chêne-Bourg, Suisse

En dépit de son ancrage dans les sciences (psychologie, neurosciences, sciences cognitives, économie comportementale, physique, informatique, neurobiologie computationnelle, sciences de la communication, etc.) et malgré l'exploitation incessante de ces dernières pour des intérêts économique-politiques, la propagande demeure encore de nos jours un objet peu étudié dans les milieux universitaires. Elle subit, d'une certaine manière, le même sort que l'épistémologie – étude critique des sciences – tout aussi absente des programmes de formation universitaires qui sont ainsi amputés d'une part fondamentale, à savoir leur détermination par la logique politico-économique. Nous pourrions en dire autant du réchauffement climatique, longtemps dénié par les populations, les médias ou la recherche pour les mêmes raisons. Comme toujours, la science est exposée à un double usage (Miller, 2018) : elle peut être utilisée aussi bien pour le progrès et le bien-être des populations que pour leur destruction.

Les discussions traditionnelles à propos des objectifs de la recherche passent sous silence la critique, l'action, le plaidoyer, l'autonomisation et l'émancipation – des objectifs que l'on retrouve souvent dans les études fondées sur des hypothèses critiques, féministes ou postmodernes, notent Marshall et Rossman (2016). Les refoulements/dénis individuels, collectifs ou disciplinaires quant aux perspectives critiques, apportent, à mon sens, la preuve d'un inconscient politique travaillant activement à l'internalisation du pouvoir et de sa propagande. L'inconscient politique contribuerait en outre à la suppression/induction de certaines représentations, à la constitution d'une morale surmoïque (fondée sur le risque de castration/exclusion ou perte de privilèges en cas d'inadéquation avec les injonctions du pouvoir), à l'activation de montages pulsionnels associés à des gammes émotionnelles particulières et prédéterminées, etc. L'analogie avec le complexe d'Œdipe est patente, jusqu'à questionner si c'est le père ou le pouvoir politique qui est le plus décisif dans la dynamique inconsciente observée. Le suprémisme du mâle semble néanmoins écarter les insoumis moyennant la castration

(symbolique ou réelle) ou l'injonction de régression (Collectif, 2017) vers des stades prégénitaux (phallique, anal, oral). Nous verrons que l'addiction occupe une place de choix dans les effets régressifs induits par le pouvoir actuel.

Ce qui me paraît le plus inquiétant, c'est l'absence de la propagande et de ses effets des manuels de psychologie clinique, comme des cabinets de psychiatrie ou de psychothérapie. Comment se fait-il qu'un concept et ses stratégies – qualifiées par Tchakhotine (1952) de *viol psychique* – menant, comme nous le verrons avec Colon (2021, sous presse), à des dissociations psychiques qui pourraient s'apparenter à la psychose, sont-ils absents des théorisations cliniques et des prises en charge individuelles ? Est-ce parce que les universitaires et les thérapeutes sont eux-mêmes pris dans la fabrique de l'ignorance¹ produite par le capitalisme ? Est-ce par complicité ? Par collusion ? Par crainte d'une *levée brutale du clivage* (Boulanger, 2021) ?

Le capitalisme cognitivo-comportemental, comme les autres formes de capitalisme, opère à travers une agglomération et une dissémination globale de facteurs techniques, psychologiques, sociaux, culturels, politiques et économiques dont l'objectif est de connaître, prédire, modifier et exploiter financièrement les dimensions cognitives et comportementales de la nature humaine. Rappelons que le comportementalisme en tant qu'étude du comportement rejette l'introspection et ramène les conduites à une chaîne de stimuli et de réponses. Il est un paradigme de la psychologie scientifique selon lequel le comportement observable est essentiellement conditionné soit par les mécanismes de réponse réflexes à un stimulus donné, soit par l'histoire des interactions de l'individu avec son environnement, notamment le jeu de punitions et de renforcements par le passé. Les fonctions cognitives, quant à elles, font référence aux capacités de notre

¹ La fabrique de l'ignorance est le titre d'un documentaire Arte France & ZED qui se penche sur la manière dont on instrumentalise la science pour démentir... la science. Disponible en ligne : [https://www.arte.tv/fr/videos/091148-000-A/la-fabrique-de-l-ignorance/?xtor=SEC-702-Chaine-Generique-\[\]&gclid=CjwKCAjwnPOEBhA0EiwA609ReRkc6xuyTShXzR75Tocsw0Y4-06yGf6EnKZntzrFC3T-FZdZCkhhoC0JYQAvD_BwE&gclid=aw.ds](https://www.arte.tv/fr/videos/091148-000-A/la-fabrique-de-l-ignorance/?xtor=SEC-702-Chaine-Generique-[]&gclid=CjwKCAjwnPOEBhA0EiwA609ReRkc6xuyTShXzR75Tocsw0Y4-06yGf6EnKZntzrFC3T-FZdZCkhhoC0JYQAvD_BwE&gclid=aw.ds).

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2021.06.002>

2542-3606/© 2021 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

cerveau nous permettant de communiquer, de percevoir, de nous concentrer, de raisonner, de nous organiser, de mémoriser, d'inhiber certaines actions, d'exécuter des mouvements (praxies), etc. Ce sont précisément ces fonctions qui sont exploitées par le capitalisme cognitivo-comportemental.

En guise de commentaire ou plutôt de prolongation de l'article *Les effets psychologiques de la propagande* proposé par D. Colon pour ouvrir le débat du numéro *In Analysis* (2/2021) dédié à la Propagande, je voudrais présenter une série de pistes de réflexion et de données fondées sur des preuves nous permettant d'avancer dans la compréhension de la psychopathologie du capitalisme cognitivo-comportemental et de ses liens étroits avec la propagande. Je me focaliserai ultérieurement sur l'inconscient politique et sa nécessaire élaboration/critique dans les settings cliniques. Ma perspective est double : d'un côté je fais appel à des données qualitatives et à des angles critiques se situant dans le domaine des sciences humaines et sociales, de l'autre côté j'appuie mes hypothèses sur des données quantitatives issues d'enquêtes épidémiologiques.

David Colon : les effets psychologiques de la propagande

Pour ceux qui n'ont pas eu la possibilité de lire l'ouverture du débat proposée par David Colon, je souhaite présenter au préalable une synthèse de ses angles de vue qui pourrait représenter le socle des réflexions qui suivent. Colon est historien, auteur de l'ouvrage de référence *Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain* (Belin, 2019) ; il nous initie dans un premier temps à l'histoire des outils de mesure de la propagande et présente, dans un deuxième temps, ses principaux effets psychologiques. La propagande est entendue comme un ensemble de « méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques et encadrés par une organisation » (Ellul, 1962, p. 75). Figure majeure de l'histoire de la propagande, Edward Barnays, neveu de Sigmund Freud, conçoit la propagande comme « un effort cohérent et de longue haleine pour susciter ou infléchir des événements dans l'objectif d'influencer les rapports du grand public avec une entreprise, une idée ou un groupe (Barnays, 1928, p. 63). Plus proche encore du champ de la psychologie qui nous préoccupe, le spécialiste de la communication de masse Lasswell (1946) est d'avis qu'elle « suggère ou impose des croyances et des réflexes qui modifient souvent le comportement, le psychisme et même les convictions religieuses ou philosophiques » (cité par Domenach, 1950, p. 8).

Colon (2021, sous presse) souligne dans son exposé l'apport déterminant de la psychologie à la propagande, dont les principes offrent les outils les plus efficaces pour l'aboutissement de ses projets. En 1895 déjà, Gustave Le Bon (médecin, anthropologue, psychologue social et sociologue français), publie *La psychologie des foules*. Le Bon considère que les foules sont peu aptes au raisonnement et très aptes à l'action – idée séduisante pour les hommes d'état et qui semble avoir inspiré Adolf Hitler, nous rappelle D. Colon.

L'articulation psychologie-propagande s'élabore donc depuis environ un siècle. L'on est en 1916 lorsque la firme de publicité J. Walter Thompson recrute Watson (1914), psychologue américain fondateur du behaviorisme. Ce dernier a comme projet de faire de la psychologie une science objective. Plus tard, E. Barnays s'appuie sur les suggestions de S. Freud pour partir à la recherche des pulsions et désirs pouvant être satisfaits de manière compensatoire, déplacée ou symbolique grâce à des objets soumis à la propagande. Un autre père de la recherche des motivations des consommateurs au service du marketing, Diechter (1960), Autri-

chien et docteur en psychologie, met en œuvre, à partir de 1939, une nouvelle méthode d'étude de marché fondée sur les théories psychanalytiques freudiennes et sur des entretiens « profonds » non directifs faisant appel à la « troisième oreille » du psychanalyste. Son projet s'appuie également sur des méthodes projectives, des dessins d'enfants, des observations en laboratoire ou dans les magasins, etc. Diechter invente la technique des *focus groups* qui étudie les réactions de groupes de consommateurs face à des produits ou des publicités. Colon rappelle le succès de son maître-ouvrage *The Strategy of Desire (La stratégie du désir)* publié en 1960, que les chefs d'entreprise, les publicitaires et les hommes politiques s'arrachent.

Dans les années 1940, les opérations psychologiques (PSYOP, *psychological operations*) sont lancées par les États-Unis ; elles représentent une partie importante de l'éventail des activités diplomatiques, informationnelles, militaires et économiques dont dispose l'état, et peuvent être utilisées en temps de paix comme en cas de conflit. Ces opérations – inconnues du grand public grâce à la propagande – visent à transmettre à des publics des informations et des indicateurs sélectionnés afin d'influencer leurs émotions, leurs motivations et leur raisonnement objectif, et finalement le comportement des gouvernements, des organisations, des groupes et des individus. Le but est d'induire ou de renforcer, à un niveau mondial, un comportement favorable aux objectifs économiques, politiques et militaires des États-Unis. Le succès global et démesuré de l'idéologie *american way of life* (auquel les films hollywoodiens, par exemple, savamment étudiés dans leurs messages, ont largement contribué) en dit long sur une partie de l'efficacité du programme PSYOP.

L'examen psychologique des attitudes, des comportements ou des biais cognitifs fonde également l'économie comportementale², champ de recherche se situant à l'interface entre les sciences économiques et la psychologie. Ce domaine vise à décrire et expliquer les comportements irrationnels ou paradoxaux des êtres humains dans les situations économiques. À ce propos, Colon évoque la théorie du *nudge* (appelée aussi « théorie du paternalisme libéral »). Signifiant « coup de pouce » mental qui nous influence sans que nous en ayons conscience, ce concept propre aux sciences du comportement, à la théorie politique et à l'économie, s'inspire des pratiques de design industriel et repose sur l'idée que des suggestions indirectes peuvent, sans forcer, influencer les motivations, les incitations et la prise de décision des groupes et des individus. Le gouvernement français³, par exemple, fait appel au pouvoir des *nudges* pour inciter les Français à prendre de bonnes décisions pendant et depuis le confinement dû à la pandémie de coronavirus.

Avec la popularisation du numérique à la fin du XX^e siècle, permettant le prélèvement, le stockage et le traitement instantané des données fournies gratuitement par les utilisateurs d'Internet, le ciblage publicitaire et politique s'adapte à des profils individuels connus de manière de plus en plus granulaire. Colon souligne l'intention (confirmée par Wylie, 2019 ; Da Empoli, 2019 et bien d'autres) des ingénieurs de la Silicon Valley de favoriser l'addiction et l'engagement croissant en ligne des utilisateurs d'Internet et des réseaux sociaux, afin de permettre conjointement l'extraction de données et leur vente à des tiers, l'exposition à la publicité et à la propagande.

² Deux chercheurs du domaine de l'économie comportementale contribuent au débat ouvert par David Colon : Isabelle Guérin et Jean-Michel Servet (sous presse).

³ Woessner, G. (2020). Emmanuel Macron et le pouvoir des « nudges ». *Le Point*, 4.6.2021. Consulter en ligne : https://www.lepoint.fr/politique/emmanuel-macron-et-le-pouvoir-du-nudge-04-06-2020-2378505_20.php. Radio France Culture (21.6.2020) ouvre un débat à ce sujet : *Le nudge et le comportementalisme*. Disponible en ligne : <https://www.franceculture.fr/emissions/signes-des-temps/le-nudge-et-le-comportementalisme>.

Venons-en aux effets psychologiques mis en évidence par Ellul (1962) et mis en discussion par Colon :

- *Cristallisation psychologique* qui renforce et durcit les préjugés : « La propagande standardise les idées courantes, durcit les stéréotypes, fournit à l'homme dans tous les domaines des catégories. Elle codifie les standards sociaux, politiques et moraux (Ellul, 1962, p. 187) ;
- *Aliénation* : « L'individu soumis à cette propagande est un autre, et en même temps il obéit à des impulsions qui lui sont étrangères, il obéit à un autre » (Ellul, 1962, p. 191) ;
- *Dissociation psychique* (séparant la pensée de l'action) : « La propagande cherche précisément à obtenir des actions, des adhésions, des participations en faisant l'économie de la pensée » (Ellul, 1962, p. 202) ;
- *Création du besoin de propagande* (par l'accoutumance⁴, une insensibilisation⁵ croissante et, paradoxalement, une sensibilisation⁶ à certains stimuli) : « Plus l'individu est pris dans la propagande, plus il est sensible non pas au contenu de cette propagande, mais à l'impulsion qu'elle lui donne, à l'excitation qu'il ressent » (Ellul, 1962, p. 206). Nous reconnaissons ici encore les mécanismes de l'addiction.

Dans le contexte moderne, ces effets sont sous-tendus par d'autres mécanismes, suggère Colon : la valorisation de l'extime⁷ (dans un contexte numérique où la frontière entre l'intime et l'extime est brouillée), l'opposition de l'endogroupe et de l'exogroupe, la création d'une autopropagande favorisée sous l'effet des « bulles de filtre » numériques, le recours à la répétition et à la simple exposition (subliminale ou non) à un stimulus (Zajonc, 1968), la réduction de l'humain à un stade infantile, l'abolition du libre-arbitre et du jugement personnel, le recours systématique à la figure de l'autorité et à la pression du groupe, la fabrication du consentement (Chomsky & Herman, 1988), l'exploitation de l'impression d'universalité et des biais cognitifs, le recours à l'heuristique de l'affect (Boler & Davis, 2020⁸), aux pulsions et aux instincts afin de contourner la raison, l'usage de la psychagogie⁹, l'orchestration savante des mouvements complotistes (entraînant un engagement croissant en ligne – Wylie, 2018 ; Poenaru, 2021) et de la propagande participative (Wanless & Berk, 2020), l'induction de logiques addictives par l'excitation des circuits dopaminiques de la récompense et par la création d'univers numériques offrant des récompenses aléatoires qui privilégient l'addiction (Wylie, 2019).

Christopher Wylie, ancien directeur scientifique du projet *Cambridge Analytica*¹⁰, ayant donc travaillé activement (avec une équipe de psychologues) à l'élaboration des mécanismes de manipulation mis en place par la firme, évoque dans son témoignage (Wylie, 2019) d'autres mécanismes utilisés par la

⁴ L'accoutumance ou tolérance est un processus d'adaptation de l'organisme à un stimulus extérieur, un environnement nouveau ou même un produit toxique.

⁵ Fait d'enlever à une partie ou à la totalité du corps (par l'anesthésie, par exemple) toute sensation ou douleur.

⁶ La sensibilisation consiste, en physiologie, à fournir à certains neurones sensoriels un stimulus induisant une réaction plus vive et plus puissante de ceux-ci, afin de faciliter une ultérieure utilisation de ces neurones.

⁷ L'extime désigne ce qui est tourné vers le dehors, en prise avec les événements extérieurs.

⁸ Murielle El Hajj (2021) propose, dans ce même numéro, une analyse du livre *Affective Politics of Digital Media: Propaganda by Other Means* (Routledge, 2020).

⁹ La psychagogie est une méthode psycho-thérapeutique destinée à influencer le comportement en suggérant des objectifs de vie souhaitables.

¹⁰ *Cambridge Analytica* est une société de conseil internationale spécialisée dans le ciblage psychographique basé sur les données numériques, connue à la suite du scandale entraîné par l'usage de données personnelles d'environ 87 millions d'utilisateurs Facebook ayant permis l'élection de Donald Trump (voir Poenaru, 2021). Elle a été impliquée dans des manipulations politiques et économiques dans 68 pays.

propagande numérique (via les réseaux sociaux principalement) : accentuation des pulsions destructrices, stimulation de segments fragiles de votre personnalité, parasitage des mécanismes de défense de votre cerveau, substitution de votre self, manipulation des perceptions, des émotions et des comportements, création de communautés de colère et de paranoïa qui contribuent à l'augmentation de l'engagement en ligne, excitation du racisme et des pensées conspiratrices par le partage d'expériences psychologiquement abusives, stimulation de la recherche permanente d'informations pour donner un sens au chaos social induit artificiellement, culture de la catastrophe, utilisation des informations comme arsenal de guerre sur le modèle PSYOP. Le succès des opérations *Cambridge Analytica* comme celui des réseaux sociaux témoignent de l'efficacité de ces stratégies.

David Colon suggère, en terminant son exposé, le nécessaire travail d'articulation entre les psychopathologies contemporaines et la propagande, puisque les effets de cette dernière, à commencer par la cristallisation psychologique, l'aliénation, et la dissociation psychique, peuvent s'apparenter à la schizophrénie ou à d'autres troubles psychiques ; ainsi, bien des facteurs de risque indiquent un lien de causalité avec des pathologies contemporaines accentuées par le numérique (l'anxiété, la dépression, l'addiction, les troubles paniques, la mélancolie, notamment).

La propagande : un phénomène génétique et épigénétique ?

Selon mon angle de vue, la propagande contemporaine pourrait être comprise comme un phénomène génétique et épigénétique d'inscription de codes politico-économiques dominants. Cette définition fait intervenir deux perspectives :

- la perspective génétique piagétienne se situe dans le domaine de la psychologie : la génétique est utilisée ici principalement dans son sens de génération-engendrement de schèmes d'action (Piaget & Inhelder, 1966), tandis que l'épigénétique se réfère aux mécanismes adaptatifs exigés par les modifications permanentes, rhizomiques, expansives, latentes et insidieuses de l'environnement (de la propagande, dans notre cas). Le processus génétique génère dans cette perspective des schèmes de fonctionnement (au sens piagétien de « squelette » d'une action, adaptables et généralisables à une série de situations) qui reposent sur les stimulations développementales (exposition à des codes, symboles, récits, publicités, etc.) comme sur un substrat biologique (la maturation du système nerveux par exemple) ;
- la perspective génétique biologique : chez les rats, l'étude de la transmission génétique et épigénétique du stress (Zaidan, Leshem, et Gaisler-Salomon, 2013) suggère que, au-delà de la génétique, le stress et l'anxiété altèrent l'épigénétique ou la façon dont s'expriment les gènes. Les auteurs (Kaminsky et al., 2008) d'une étude sur les humains ont noté des différences épigénétiques liées à des variations significatives dans la prise de risque et dans les réactions au stress chez des jumeaux monozygotes ; ils notent des associations entre les marqueurs épigénétiques et les différences de traits de personnalité. Le domaine de l'épigénétique comportementale (Moore, 2017), en pleine expansion, étudie le rôle de l'épigénétique dans le façonnement du comportement animal (y compris humain). Il cherche à expliquer comment l'acquis façonne la nature. La nature fait ici référence à l'hérédité biologique tandis que l'acquis fait référence à pratiquement tout ce qui se produit au cours de la vie (par exemple, l'expérience sociale, l'alimentation et la nutrition, et l'exposition aux toxines, etc.). Rappelons, par exemple, que de nombreuses études démontrent que l'usage des réseaux sociaux est associé à l'anxiété (Fourquet-Courbet &

Courbet, 2017 ; Moreno et al., 2020). Et par conséquent à des modifications épigénétiques ?

La proximité (voire la superposition) des deux perspectives, psychologique et biologique, n'est pas fortuite, dans la mesure où la vulnérabilité par exemple peut être héréditaire mais aussi déterminée par l'exposition à un environnement particulier. Nous pouvons dès lors interroger la manière dont les codes de la propagande sont intégrés par des entités génétiques et épigénétiques. Parisi (2018) est d'avis que les algorithmes et leur puissance d'action créent un espace épigénétique se traduisant simultanément par la captation et par la création d'humeurs, d'états et d'attitudes fabriqués ; les machines automatiques du capital, orientées vers la récupération des affects, risquent, selon cette auteure, de s'introduire directement dans la plasticité neuronale de nos cerveaux par le biais d'images de marque et du marketing. L'hypothèse mériterait, naturellement, un examen plus approfondi qui n'est pas possible ici pour des raisons d'espace.

Et si l'exposition à la propagande contemporaine (dans ses diverses formes : digitales, télévisuelles, publicitaires, médiatiques, sociales, culturelles, etc.) et à ses mécanismes foncièrement psychologiques, de plus en plus subtils et addictifs, représentait un facteur de risque augmentant la probabilité de développer une maladie mentale et/ou physique ? En évaluant les facteurs de risque afin de faciliter leur atténuation, les professionnels de la santé semblent supprimer de leur réflexion un ensemble de facteurs étiologiques écosystémiques (interaction de divers composants d'un écosystème écologique, numérique, politique, culturel, etc.). Fromm (2002), est d'avis que la vision dominante de la pathologie, qui se concentre principalement sur le manque d'adaptation de l'individu aux modèles de comportement et aux modes de vie établis dans la société, est en fait fondamentalement erronée. Et si une psychopathologie n'était, comme le suggère Fromm, qu'une réaction à un contexte anormal, voire à une société malade ?

Les facteurs de risque (Bosma, 2006) généralement admis dans le milieu médical peuvent être d'ordre intra-personnel (niveau intellectuel faible, estime de soi faible, sentiment d'efficacité faible, self-contrôle faible, attachement insécure), interpersonnel (conflit conjugal ou familial, abus ou négligence, réseau de pairs antisociaux), social (pauvreté). Nous reconnaissons, parmi ces facteurs, les normes sociales et politiques qui les déterminent ; mais mettons cette critique de côté pour l'instant. Nous reconnaissons également une norme psychopathologique qui n'interroge pas les facteurs écosystémiques qui entraînent les facteurs de risque mis au premier plan. Qui n'incite pas non plus, dans le but de les atténuer, les individus à se repositionner et à modifier leur écosystème, ni leur écologie techno-mentale. Ici nous nous heurtons à l'inconscient individuel et collectif, aux collusions politiques, aux enjeux du capital social¹¹ (Bourdieu, 1980 ; Hauberer, 2010), à l'impuissance des individus face à la multidimensionnalité des écosystèmes, aux ambivalences, etc.

Psychopathologies du capitalisme cognitivo-comportemental

Le capitalisme pourrait être défini, dans sa version axiomatique et la plus courante, comme un système économique basé sur la propriété privée des moyens de production et leur exploitation à des fins lucratives. Pour Gregory et Stuart (2013), le capitalisme se caractérise par la propriété privée des facteurs de production. La

¹¹ Bourdieu distingue quatre formes de capital : capital économique, capital culturel, capital symbolique et capital social. Ce dernier est défini le capital social comme « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance » (1980, p. 2).

prise de décision est décentralisée et repose sur les propriétaires des facteurs de production. Leur prise de décision est coordonnée par le marché, qui fournit les informations nécessaires. Des incitations matérielles sont utilisées pour motiver les participants.

Diverses formes de capitalismes ont été mis en évidence par des chercheurs : de plateforme (Cingolani, 2021), scopique (Illouz, 2020), limbique (Courtwright, 2019), de surveillance (Zuboff, 2019), émotionnel (Garutti, 2019), carcéral (Wang, 2018), de la performance (Jany-Catrice, 2012), connexionniste (Chiappello & Boltanski, 2011), boursier (Dore, 2000), numérique (Schiller, 1999), etc.

« Le capitalisme de surveillance revendique unilatéralement l'expérience humaine comme une matière première gratuite à traduire en données comportementales. Bien que certaines de ces données soient appliquées à l'amélioration des produits ou des services, le reste est déclaré comme un surplus comportemental exclusif, alimenté par des processus de fabrication avancés connus sous le nom d'"intelligence artificielle", et fabriqué en produits de prédiction qui anticipent ce que vous allez faire maintenant, bientôt et plus tard. (...) ces produits de prédiction sont échangés sur un nouveau type de marché pour les prédictions comportementales que j'appelle les marchés à terme comportementaux. (...) Le pouvoir de l'instrumentalisation connaît et façonne le comportement humain en fonction des objectifs des autres. Au lieu d'armes et d'armées, il exerce sa volonté par le biais d'une architecture informatique de plus en plus omniprésente d'appareils, de choses et d'espaces "intelligents" en réseau » (Zuboff, 2018, p. 8)¹².

Ce qui précède semble indiquer que les potentialités cognitivo-comportementales des individus sont particulièrement exploitées dans le contexte capitaliste. Plusieurs chercheurs se réclamant des courants critiques explorent les problématiques sous-tendues par le capitalisme cognitif, dont le terme « cognitif » est relié aux mutations actuelles des relations capital/travail passant des relations de type fordiste à des relations basées sur le travail immatériel et cognitif (Vercellone, 2009). Avec le tournant cognitif, rappelle Neidich (2014), le travail est devenu essentiellement mental et est localisé dans les usines représentées par nos propres cerveaux. L'espace de travail n'est plus défini par les frontières physiques d'une entreprise, tandis que le capital n'est pas obtenu uniquement grâce aux capacités des corps humains à exécuter des tâches manuelles et répétitives au sein de chaînes de production, mais aussi – et dans une croissance exponentielle – grâce à l'exploitation des capacités cognitives des individus (Terranova, 2013) à l'intérieur et à l'extérieur des entreprises.

Le *digital labor* (travail digital) que nous fournissons 24/7 ne concerne plus uniquement les contextes de production économiques se traduisant par une rémunération pour le travail cognitif fourni, mais surtout les contextes privés et intimes (usage d'applications pour smartphones, d'objets connectés, messageries, achats, recherches d'informations sur les moteurs de recherche, lectures numériques, divertissements, etc.).

Data is gold. Les données numériques personnelles sont des mines d'or car collectées, exploitées et vendues à des tierces parties grâce à un engagement en ligne croissant, gratuit et consentant. Par conséquent, une véritable guerre attentionnelle et économique a lieu dans l'univers numérique dont l'objectif est de capter le peu d'attention disponible qui nous reste dans une jungle où un immense ensemble d'acteurs économiques tentent chacun de capter notre attention et, paradoxalement, fragmentent notre attention pour la rendre disponible au *multitasking*. Tout en minant

¹² Traduction par l'auteur.

les structures stables de la perception, la logique du capitalisme cognitif tend à imposer un véritable régime disciplinaire de l'attention. Cette ressource rare et hypersollicitée est devenue un sujet d'étude à part entière, connu sous le concept d'*économie de l'attention* (Bueno, 2017 ; Lane & Atchley, 2020 ; Citton, 2014).

Tiziana Terranova (2013) examine les « pathologies ordinaires du capitalisme cognitif », avec un focus particulier sur les potentielles modifications neuronales des structures cérébrales provoquées par l'interaction permanente avec les technologies de l'information et de la communication. Terranova suggère que les rats, les électrodes, les techniques d'imagerie, les graphiques, les ordinateurs, l'intelligence artificielle et le sujet humain pourraient être liés par une chaîne qui met en scène la logique irrationnelle du capitalisme. Autrement dit, ce qui a été découvert comme étant pathologique chez les rats est utilisé pour obtenir du capital dans la rationalité de l'investissement économique. Parmi les *psychopathologies ordinaires*, Terranova situe les troubles du déficit de l'attention et de l'anhédonie (retrait de la communication capitaliste) ; ces pathologies seraient induites par l'excès de stimulation des régions du cerveau associées à la mémoire à court terme, tandis que la mémoire à long terme semble minimisée voire atrophiée (Crary, 2001).

Pascal Gielen (2014) attire notre attention sur deux hypothétiques formes de pathologie de l'instantanéité sans fond (*bottomless instantaneity*) propre aux régimes numériques : le *trauma externe* (entraîné par les traces digitales que nous laissons, ineffaçables et confrontant l'individu à un présent potentiellement irrépressible aux effets traumatiques) et *l'hystérie globale* (liée à la dégradation des conditions de travail et à l'insécurité/précarité de l'emploi, créant des sujets hystériques souffrant d'une vision étroite, d'une pensée à court terme et qui agissent de manière aveugle). Les mêmes individus vivent, selon Gielen, avec une peur hystérique d'une perte imminente de leur connexion à Internet.

Neidich (2014) avance d'autres hypothèses concernant le lien entre capitalisme cognitif et psychopathologies (troubles du déficit de l'attention, attaques de panique, dépression, autisme). Elles seraient produites par un contexte continuellement anxieux et stressant obligeant les individus à des réadaptations permanentes pour faire face aux accélérations de tous ordres ; ces modes de vie exposerait à la solitude, à la précarité, aux incertitudes, à la surveillance et à la paranoïa. Wylie (2019) pointe la création artificielle, par les réseaux sociaux, de communautés de paranoïa visant l'augmentation des engagements en ligne pour exprimer collectivement la colère. Neidich est d'avis que les effets observés sont également la conséquence d'une aliénation neurobiologique (se traduisant par des incohérences et des aberrations dans l'architecture neurobiologique du cerveau) engendrée par une hyper-plasticité culturelle et technologique qui dépasse la plasticité de nos cerveaux et ses capacités d'adaptation ; il en résulterait un manque de traitement perceptuel et cognitif adéquat qui se répercute à son tour sur la qualité de nos performances cognitives et nos possibilités d'adaptation. Naturellement, ces pistes très parlantes nécessitent également des recherches et des analyses plus étendues.

Le monde dans lequel nous vivons n'est plus défini par des géométries euclidiennes statiques ; il devient plutôt le résultat d'algorithmes multiformes, distribués, et de recherches de formes sans précédent qui ont transformé les conditions de construction de l'espace en un site défini par le calcul et les prédictions (Werner, 2014). Dans le nouvel environnement, l'exploitation informatique du hasard ne se fait plus par l'application d'une logique formelle préconstituée. Au contraire, la capture algorithmique de l'incertitude (c'est-à-dire des quantités inconnues de données non structurées) utilise une connexion non consciente très rapide qui évite la hiérarchie du calcul et introduit une immédiateté de décision capable non seulement de prévoir l'avenir, mais aussi

d'anticiper (et donc d'exclure) le hasard (Parisi, 2018). Parisi, nous l'avons vu plus haut, est d'avis que les algorithmes créent un espace épigénétique pour la modification de nos humeurs et de nos états.

À propos de l'instrumentalisation des affects, Bolter et Davis (2020) investiguent la présence de pratiques et de technologies numériques de plus en plus complexes qui exploitent et capitalisent les émotions, avec un accent particulier sur la façon dont les médias sociaux sont utilisés pour exacerber les conflits sociaux liés au racisme, à la misogynie et au nationalisme. Ces auteurs explorent les économies de l'information affective et la manière dont les émotions sont utilisées comme des armes dans la guerre politico-économique médiatisée. De son côté, Illouz (2019) décrypte la valeur marchande des émotions et la manière dont le capitalisme a transformé les schémas émotionnels, tant dans le domaine de la consommation que de la production. Le *Big Data*, l'excès de vitesse, de quantités de données et de complexité que nous ne pouvons plus comprendre avec notre rationalité moderne (consistant à comprendre les phénomènes en les reliant à leurs causes) exposent donc les individus et les sociétés à des renversements de paradigme comme à des manœuvres psychologiques et neuronales qui échappent à la raison. Pourrions-nous donc gouverner cette nouvelle neuro-évolution ? questionne Berardi (2018).

Les auteurs évoqués sont préoccupés principalement par le capitalisme cognitif et l'extraction-exploitation-modification-induction de données relatives à l'infinie potentialité de nos fonctions cognitives – ce qui représente en soi un immense champ d'étude. Les théoriciens de la propagande concentrent plus fréquemment leur attention sur la dimension comportementale, soulignant que la propagande modifie souvent le comportement (Lasswell, 1946), vise à influencer le comportement des gouvernements, des organisations, des groupes et des individus (PSYOP), se focalise sur les comportements irrationnels ou paradoxaux des êtres humains dans les situations économiques (l'économie comportementale), cherche à obtenir des actions et des adhésions (Ellul, 1962), stimule la recherche permanente d'informations (Wylie, 2019), etc.

Les aspects cognitifs sont néanmoins indissociables des aspects comportementaux. Aussi, dans la perspective psychanalytique, la pulsion est constituée de deux représentants, l'affect et la représentation, les deux étant fortement mis à contribution dans le contexte que nous analysons. Nous représentons donc une valeur pour le marché du capital aussi grâce à nos passages à l'acte et à nos performances : clics, achats, activités (incluant la pornographie), consommations, messages, commentaires, productions de photos et vidéo personnelles à distribuer sur les réseaux, jeux en ligne, recherche d'informations, de divertissements, etc. Mais cette valeur est encore plus importante lorsqu'on détermine ce qui précède (et accompagne) le comportement : les cognitions. Car nos passages à l'acte sont forcément constitués d'un fondement cognitif qui, lui, est devenu une cible privilégiée des logiques du capitalisme qui joue des mécanismes de l'addiction pour créer une consommation illimitée. L'addiction (au numérique), comme le souligne Courtwright (2019), est à la fois sociale et biologique. Dans sa dimension sociale, elle est consubstantielle de la contagion émotionnelle (Haag, 2019) et comportementale tout en étant provoquée par de nombreux autres facteurs. La fragilité individuelle, l'environnement social, la propagande et les *ingénieurs du chaos* (Wylie, 2019 ; Da Empoli, 2019) œuvrent activement à l'induction de comportements compulsifs.

Dans ce contexte, il est intéressant de noter le succès croissant des thérapies cognitivo-comportementales (TCC) à partir des années 1980, période correspondant à l'explosion de la télévision câblée, de l'offre médiatique, des messages publicitaires, etc. Leur présence dans les domaines de soin a été amplifiée par l'avènement d'Internet et la démultiplication à l'infini de la confrontation

individuelle au capitalisme cognitivo-comportemental. Cela suscite quelques questionnements éthiques, car il me semble que les outils cognitivo-comportementaux, comme suggéré auparavant, sont simultanément utilisés pour manipuler, pour transformer les selfs en marchandises ou en ressources exploitables à l'envi, et pour traiter les effets pathologiques de ces manœuvres afin de re-maximiser l'individu. Les TCC sont-elles la face manifeste d'un système latent ou reflètent-elles uniquement le double usage de la science (Miller, 2018) ? Sont-elles la réponse du capitalisme cognitivo-comportemental face aux altérations engendrées par ses propres outils de manipulation et de transformation des individus ? Pourquoi confronter un patient, par divers exercices de pensée et d'action, à un environnement qui lui est potentiellement hostile – nous en avons la preuve – qui pourrait être la cause de sa souffrance, qu'il tente de fuir par la panique, l'anxiété ou la dépression, qu'il perçoit comme traumatique (réellement ou par déplacements-condensations d'autres représentations) ? Comment opère-t-on la dissociation et la réassociation d'éléments de l'environnement qui sont traumatiques et d'autres qui permettent une meilleure évolution de l'individu ? Pourquoi ne pas inciter les patients à développer des pensées critiques et à modifier activement leur écosystème au lieu de s'y adapter ?

Aussi longtemps que « la réalisation du moi et sa transformation en marchandise sont devenues une entreprise mondiale » (Illouz, 2006, p. 94), pourquoi soumettre les patients aux injonctions de manuels de psychologie qui entrent en collusion avec le capitalisme cognitivo-comportemental ? N'oublions pas que les techniques cognitivo-comportementales sont largement employées dans des entreprises constituées de personnes dont le comportement est systématiquement influencé, amélioré ou potentialisé (Rengade, 2016) afin de maximiser le profit.

D'autres approches thérapeutiques reconnues scientifiquement pour leurs résultats ne sont pas mieux loties pour l'identification des facteurs environnementaux qui nous préoccupent. La psychanalyse a généralement évité (théoriquement et cliniquement) cet angle pour privilégier l'influence des expériences affectives et psychosexuelles précoces. La difficulté réside dans le fait que nous restons toujours dans un sous-entendu qui me paraît insuffisant voire intolérable : le problème vient de vous, de votre inconscient et jamais de la société, du pouvoir, de la culture, etc.

La thérapie systémique, supposée à première vue offrir une compréhension globale portant sur les interactions de groupe et les caractéristiques du milieu, demeure, à ma connaissance, centrée sur la famille et ses dysfonctionnements induisant des symptômes. David Colon (2021, sous presse), mentionne Palo Alto qui considère les troubles mentaux comme une perturbation de la communication interpersonnelle caractérisée par un message paradoxal ou une double contrainte (*Vas-y mais n'y vas pas !*). Le recadrage et la modification du contexte permettraient au patient, selon cette approche, de sortir de sa situation de double contrainte.

« L'existence de plusieurs tendances en psychologie et la concurrence entre psychiatrie et psychologie ne doivent pas masquer le fait qu'un point suscite l'unanimité chez tous les professionnels : la vie émotionnelle a besoin d'être gérée, contrôlée et placée sous le signe d'un idéal de santé. Toutes sortes d'acteurs sociaux et institutionnels rivalisent pour définir la réalisation de soi, la santé, la pathologie, faisant ainsi de la santé émotionnelle une nouvelle marchandise produite, mise en circulation et recyclée dans les lieux économiques et sociaux qui prennent la forme d'un champ (...) réglant l'accès à de nouvelles formes de compétence sociale que je qualifierai de compétence émotionnelle » (Illouz, 2006, p. 118).

Or les individus sont confrontés à une multiplication des injonctions libérales paradoxales : soyez libres et soumettez-vous aux diktats des marchés ; sentez-vous libres d'expression et laissez-nous exploiter toutes vos expressions pour des prédictions économiques et politiques ; protégez votre vie privée (*privacy*)

digitale et fournissez toute votre intimité au Big Data/Big Tech ; donnez votre consentement pour le viol psychique ; respectez les lois dans un environnement digital sans foi ni loi ; soignez-vous tandis que nous allons légitimer et amplifier votre souffrance tout en maximisant vos compétences ; pour les scientifiques, développez la connaissance tout en maintenant un vide épistémique, etc. Ces doubles messages produisent probablement une aliénation et une dissociation psychique (Ellul, 1962) favorisant la soumission cognitivo-comportementale comme défense face à la dissonance cognitive. Les thérapeutes prennent-ils en considération le milieu culturel, politique et propagandiste qui envoie des messages paradoxaux ? Il n'en reste pas moins que cette dynamique devrait faire l'objet d'une clarification théorique et clinique à propos de son articulation avec l'environnement contemporain, afin de permettre des réaménagements psychiques plus en accord avec une perspective critique.

Pathologies sociales et sociétés malades

Pour mieux comprendre l'ampleur de la psychopathologie du capitalisme cognitivo-comportemental, il me semble nécessaire d'établir des connexions entre les descriptions philosophiques, critiques et scientifiques qui précèdent (mettant en relation l'individu et son écosystème) et les données empiriques épidémiologiques correspondant à des périodes déterminées, données qui généralement ne font pas appel à des approches critiques. Elles offrent néanmoins un aperçu de la souffrance des populations.

Il serait difficile de dissocier le contexte propagandiste décrit et les données épidémiologiques. La pandémie de Covid-19 a apporté des changements majeurs dans le paysage de la santé mentale et physique des enfants et des adultes. Selon Winkler et al. (2020), la prévalence des personnes présentant des symptômes d'au moins un trouble mental actuel est passée d'un niveau de base de 20,02 % en 2017 à 29,63 % en 2020 pendant la pandémie COVID-19. La prévalence des troubles dépressifs majeurs (3,96 % contre 11,77 %) et du risque de suicide (3,88 % contre 11,88 %) a triplé et celle des troubles anxieux actuels a presque doublé (7,79 % contre 12,84 %). On a également constaté une augmentation significative des comportements de consommation excessive hebdomadaire d'alcool (4,07 % v. 6,39 %). Les médias et les scientifiques nous rappellent quotidiennement que la crise est également psychiatrique, le nombre de cas de décompensation ayant augmenté de manière significative pour ce qui concerne la dépression, l'anxiété, la phobie, les achats de panique (*panic buying*), l'exposition excessive à la télévision (*binge-watching television*) ; l'usage des réseaux sociaux, comme mentionné plus haut, a été associé à une augmentation de l'anxiété (Moreno et al., 2020).

La pandémie introduit donc une ligne de démarcation entre avant et après que nous devons prendre en considération. Il est évident que l'après est une conséquence de l'avant (monocultures, réduction de la biodiversité, transports de marchandises, de personnes et de virus, zoonoses – voir Robin, 2021) et que la pandémie est également une *syndémie* (Horton, 2020) due à des interactions biologiques et sociales. Tout cela a sans aucun doute la propagande parmi les facteurs explicatifs.

De nombreuses études démontrent que l'état mental des populations avant la pandémie était inquiétant. Une enquête de l'OMS (Kessler et al., 2009) menée dans 28 pays à travers le monde montre que l'écart interquartile¹³ des estimations de la prévalence

¹³ En statistiques, l'écart interquartile (aussi appelé étendue interquartile ou EI) est une mesure de dispersion qui s'obtient en faisant la différence entre le troisième et le premier quartile : $EI = Q3 - Q1$. L'écart interquartile correspond à l'étendue de la série statistique après élimination de 25 % des valeurs les plus faibles et de 25 % des valeurs les plus fortes. Cette mesure est plus robuste que l'étendue, qui est sensible aux valeurs extrêmes.

des troubles DSM-IV au cours de la vie (combinant les troubles de l'anxiété, de l'humeur, du comportement perturbateur et des substances) est de 18,1–36,1 %. [Steel et al. \(2014\)](#), en identifiant 174 enquêtes dans 63 pays fournissant des estimations de prévalence sur une période donnée (155 enquêtes) et sur la vie entière (85 enquêtes), montrent qu'environ 1 répondant sur 5 (17,6 %) a été identifié comme répondant aux critères d'un trouble mental commun au cours des 12 mois précédant l'évaluation ; 29,2 % des répondants ont été identifiés comme ayant connu un trouble mental commun à un moment donné de leur vie.

Une étude ([Polanczyk et al., 2015](#)) basée sur 41 enquêtes menées dans 27 pays de toutes les régions du monde montre que la prévalence mondiale des troubles mentaux chez les enfants et les adolescents était de 13,4 %. La prévalence mondiale des troubles anxieux était de 6,5 %, des troubles dépressifs de 2,6 %, des troubles déficitaires de l'attention avec hyperactivité de 3,4 % et des troubles du comportement de 5,7 %. D'autres données ([Erskine et al., 2017](#)) relatives à la prévalence des troubles du comportement (TC), des troubles déficitaires de l'attention/hyperactivité (TDAH), des troubles du spectre autistique (TSA), des troubles alimentaires (TA), de la dépression et des troubles anxieux proviennent d'examen systématiques réalisés dans 63 pays. La couverture mondiale moyenne des données de prévalence des troubles mentaux chez les 5–17 ans était de 6,7 % (TC : 5,0 %, TDAH : 5,5 %, TSA : 16,1 %, TA : 4,4 %, dépression : 6,2 %, anxiété : 3,2 %).

Pour ce qui concerne plus particulièrement les États-Unis, *Behavioral Health Barometer* ([SAMHSA, Substance Abuse and Mental Health Services Administration, 2020](#)) montre qu'en 2019, parmi les jeunes âgés de 12 à 17 ans, 15,7 % (soit 3,8 millions) ont eu au moins un épisode de dépression majeure au cours de l'année écoulée. Parmi les jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans aux États-Unis, 14,1 % (soit 4,8 millions) ont eu un trouble lié à l'utilisation de substances au cours de l'année écoulée, 9,3 % (soit 3,1 millions) ont eu un trouble lié à l'alcool, 0,7 % (soit 227 000) ont eu un trouble de l'utilisation des opioïdes et 11,8 % (soit 3,9 millions) ont eu des pensées sérieuses de suicide au cours de l'année 2019. Les pensées sérieuses de suicide étaient plus élevées chez les jeunes adultes de sexe féminin (13,7 %) que chez leurs homologues masculins (9,8 %).

De mon point de vue, les observations épidémiologiques les plus frappantes des dernières années ont été apportées par [Twenge \(2017\)](#) qui examine une série d'enquêtes longitudinales en cours depuis plusieurs décennies aux États-Unis. Twenge constate que les filles âgées de 12 à 14 ans se suicident trois fois plus en 2015 comparé à 2007. L'apparition du phénomène est rapportée à un tsunami de troubles psychiatriques et correspondrait, selon l'auteur, à l'introduction sur le marché de l'iPhone. Bien que non directement corrélées au digital, ces données soulèvent des questions plus larges concernant le basculement des stratégies économiques produit par l'usage croissant des smartphones et d'Internet.

Le trouble de l'usage des opioïdes¹⁴ (TUO) est récemment devenu aux États-Unis une épidémie et une urgence nationale et locale. Plus de 70 % des 70 630 décès survenus en 2019 impliquaient un opioïde. De 1999 à 2019, près de 500 000 personnes sont mortes d'une overdose impliquant un opioïde, quel qu'il soit, y compris les opioïdes prescrits et illicites. Selon les CDC (*Centers for*

Disease Control and Prevention)¹⁵, 115 résidents américains meurent en moyenne chaque jour d'une surdose d'opioïdes. Dans le Massachusetts, par exemple, le nombre de décès par surdose a augmenté de près de 450 % entre 2000 et 2017 ([Bharel, 2019](#)). Aussi, le nombre de décès par surdose de médicaments a augmenté de près de 5 % de 2018 à 2019 et a quadruplé depuis 1999.

Magdalene Crabbe¹⁶, analyste pharma chez GlobalData, commente : « Les ventes de médicaments pour les troubles psychiatriques tels que la dépression et les troubles obsessionnels compulsifs devraient atteindre 27,4 milliards de dollars en 2020, soit une augmentation de 717 millions de dollars par rapport à l'année précédente. Les ventes devraient ensuite passer de 27,4 milliards de dollars en 2020 à 40,9 milliards de dollars en 2025, avec un taux de croissance annuel composé (TCAC) de 8,4 % ».

Quelle est cette souffrance physique et psychique qui exige autant d'opioïdes et autres psychotropes ? Que se passe-t-il donc lorsque des entreprises utilisent la science et la technologie non seulement pour affiner nos plaisirs mais aussi pour créer des comportements de dépendance ? C'est la question à laquelle tente de répondre [Courtwright \(2019\)](#), auteur qui s'intéresse au *limbic capitalism*, signifiant la présence croissante, dans notre environnement, de réseaux d'entreprises compétitives ciblant précisément les voies cérébrales responsables des émotions, de la motivation, de la mémoire à long terme afin d'induire l'addiction. Ciblant précisément le *point cognitivo-comportemental de l'irrésistible*, point critique qui condense : le pulsionnel, l'excitation permanente par les stimuli de la propagande, la pression sociale et le passage à l'acte imminent.

Et que se passe-t-il si on additionne toutes les addictions ? [Sussman, Lisha, et Griffiths \(2011\)](#) examinent 11 dépendances potentielles (tabac, alcool, drogues illicites, alimentation, jeux d'argent, Internet, amour, sexe, exercice, travail et achats), leur prévalence et leur cooccurrence, sur la base d'une analyse systématique de la littérature. Les auteurs affirment qu'il est plausible que 47 % de la population adulte américaine souffre de signes inadaptes d'un trouble de dépendance sur une période de 12 mois. Et si on additionne également les *addictions ordinaires* ([Poenaru, 2019](#)), c'est-à-dire les addictions qui passent sous les radars des critères pathologiques car masquées par la propagande, la fabrication du consentement et la collusion des professionnels de la santé avec les pratiques digitales naturellement addictives ?

Que se passe-t-il si on additionne également les troubles somatiques en lien avec les environnements qui nous sont imposés, les modes de vie, la qualité des produits que nous consommons et de l'air que nous respirons : allergies, diabète, obésité, perturbations endocriniennes, cancers des poumons, maladie cardio-vasculaires ?

[Case et Deaton \(2021\)](#) alertent dans leur livre *Deaths of Despair and the Future Capitalism* sur le fait que les décès par désespoir dus au suicide, aux surdoses de drogues et à l'alcoolisme augmentent de façon spectaculaire, faisant des centaines de milliers de victimes américaines. Ces auteurs expliquent la montée en flèche de ces décès et mettent en lumière les forces sociales et économiques qui rendent la vie plus difficile à la classe ouvrière. Alors que les personnes ayant fait des études supérieures sont en meilleure santé et plus riches, les adultes sans diplôme meurent littéralement de douleur et de désespoir. L'on établit ainsi un lien entre la crise et l'affaiblissement de la position des travailleurs, le pouvoir croissant des entreprises et un secteur des soins de santé rapace qui redistribue les salaires de la classe ouvrière dans les poches des

¹⁴ Un opioïde est une substance psychotrope de synthèse (fentanyl) ou naturelle (opiacés qui agissent sur les récepteurs aux peptides opioïdes) dont les effets sont similaires à ceux de l'opium sans y être chimiquement apparentés. L'effet est comparable à celui de la morphine. Les opioïdes sont utilisés en médecine comme antalgique (médicament utilisé pour lutter contre la douleur) et comme drogue pour son action euphorisante.

¹⁵ CDC. Consulté en ligne : <https://www.cdc.gov/drugoverdose/epidemic/index.html>.

¹⁶ Global Data (06 Apr 2020). *Global sales of psychiatric drugs could reach more than \$40bn by 2025 due to coronavirus, says GlobalData*. Consulté en ligne : <https://www.globaldata.com/global-sales-of-psychiatric-drugs-could-reach-more-than-40bn-by-2025-due-to-coronavirus-says-globaldata/>.

riches. Case et Deaton dressent un portrait troublant du déclin du rêve américain et propose des solutions pour freiner les excès du capitalisme et en faire profiter tout le monde.

Faut-il donc remettre en question le fameux *american way of life* ? Pour Oliver James (2008) les citoyens des nations anglophones (régies par des idéologies capitalistes favorisant amplement l'égoïsme) sont deux fois plus susceptibles de souffrir de maladies mentales que ceux de l'Europe occidentale continentale, dont l'économie politique est moins égoïste. Selon cet auteur, en moyenne 23 % des Américains, Britanniques, Australiens, Néo-Zélandais et Canadiens ont souffert au cours des 12 derniers mois, mais seulement 11,5 % des Allemands, Italiens, Français, Belges, Espagnols et Néerlandais. Le message ne pourrait être plus clair. Le capitalisme égoïste, bien plus que les gènes, est extrêmement mauvais pour votre santé mentale, note James.

Est-ce que la société (au sens global d'une collectivité de personnes unifiées par un réseau de relations, une culture, des mœurs, des coutumes, des institutions, etc.) a-t-elle été rendue malade et toxique par le capitalisme cognitivo-comportemental ? Autrement dit, par ses coutumes, ses exigences, ses consentements et les douleurs qu'elle induit, la société rend-elle les individus malades ? C'est la question que posent Fromm (2002) et Smith (2015), tous deux défendant l'hypothèse que la société capitaliste a un impact significatif sur la santé mentale des populations.

« La multinationalisation de la plupart des industries a entraîné une concurrence et une précarité croissantes. (...) au milieu de ces processus mondiaux plus larges, la colonisation du monde social et, implicitement, de l'ego, ainsi que l'aggravation des crises sociales, économiques et environnementales, ont entraîné d'énormes souffrances, implicitement et explicitement. (...) les sphères économiques et politiques créent une pathologie sociale et individuelle, nous lisons et observons des liens clairs entre le travail, les cycles de travail, les relations et ce que je qualifierai (...) d'effets psychologiquement désintégrateurs » (Smith, 2015, p. 11-12).

La distinction entre société malade et individus malades est difficile à opérer, puisque la première est constituée des seconds. Nous avons vu plus haut que le capitalisme cognitivo-comportemental est hautement dysfonctionnel en raison des viols psychiques et des manipulations permanentes et de plus en plus insidieuses qu'il exerce sur des individus qui, en réponse, développent l'adhésion, le consentement, la violence, mais aussi des troubles cognitifs, du comportement et des humeurs.

Inconscient politique

Ma perspective est sous-tendue par l'idée que la propagande politique et économique, en faisant appel pour la réalisation de ses projets, comme rappelé auparavant, à une armée de psychologues et de psychiatres, a réussi à institutionnaliser un cercle vicieux au sein duquel elle s'autorise à :

- déterminer ce qui est pathologique ou non ;
- créer la maladie mentale par ses manipulations perverses ;
- instaurer une logique clinique du capital en faisant de la souffrance psychologique une marchandise standardisée pour l'extraction de ressources ;
- établir la liste des critères émotionnels et comportementaux susceptibles de favoriser le management des entreprises ou, au contraire, ceux qui doivent devenir une source de profit pour l'industrie de la santé ;
- désigner l'individu libre et autodéterminé comme le seul responsable de sa souffrance et/ou de ses déviances (en mettant les conflits au cœur des pulsions inconscientes et des automatismes cognitivo-comportementaux) ;

- instaurer un processus de dépolitisation de la souffrance en blanchissant le contexte économique, culturel, politique, etc., comme l'intériorisation des pouvoirs par les individus (Butler, 1979 ; Foucault, 1975) ;
- proposer simultanément des spécialistes pour le traitement des effets de ses manipulations afin de s'assurer que les individus pourront rester actifs dans les chaînes de production et de consommation.

Le cercle vicieux que je nomme, tout en étant l'effet de la propagande – toujours couplée à la psychologie scientifique – produit une confusion idéologique entre la psychologie clinique, la vulgarisation, la marchandisation du Moi et la propagande. Certes, la souffrance humaine a existé de tout temps (bien que différente à l'ère du capitalisme cognitivo-comportemental) et sa compréhension comme son traitement apportent des bénéfices incontestables aux personnes concernées. Je voudrais insister sur la pluralité et la complexité des facteurs en jeu dans le paysage actuel. L'étiologie des maladies psychiatriques est multifactorielle et la propagande (ainsi que le contexte génétique et épigénétique qu'elle fabrique) me semble, au vu de ce qui précède, représenter l'un d'eux. De plus, la propagande a contribué à la dépolitisation du cadre théorico-clinique et des aspects étiologiques qui s'y attachent. Je pointe ici, en accord avec les thèses d'Eva Illouz (2006), la manière dont des traits subjectifs multidimensionnels ont été standardisés et réduits par les modèles de la communication managériale, pour les accorder avec la logique capitaliste du profit.

« Bien que souvent utiles, les thérapies par la parole peuvent aussi agir comme un processus de dépolitisation de la douleur. Les politiques plus larges sont exclues de la salle de consultation bleue et froide. En thérapie, comme dans l'idéologie néolibérale, les familles deviennent le problème ; nous ignorons les façons dont les oppressions structurelles – capitalisme, patriarcat, suprématie blanche – créent la misère. La famille devient nuisible dans un contexte politique ; les structures concernent les individus » (Filar, 2014)¹⁷.

Illouz soutient à juste titre que la psychologie a joué un rôle central dans la constitution de l'identité moderne et dans la vie émotionnelle moderne. Autrement dit, les psychologues, toutes tendances confondues, ont contribué à l'élaboration du récit qui domine le développement personnel au cours du XX^e siècle. Ce récit a été simultanément institutionnalisé (par l'État, l'université, le DSM, les travailleurs cliniques, les laboratoires pharmaceutiques, la société du spectacle, des acteurs de la société civile qui adoptent la catégorie de « dommage émotionnel ») tout en étant largement exploité et diffusé par les forces économiques et politiques qui sont parvenues à imposer un Moi se définissant par sa pathologie. La persuasion psychologique a transformé ce qui était classé comme un problème moral en une maladie et peut donc être comprise comme faisant partie intégrante du phénomène plus large de la médicalisation de la vie sociale.

« Le récit thérapeutique produit non pas du plaisir mais une multiplicité de formes de souffrance. (...) puisque la vocation principale de la psychologie a été de faire diminuer toutes les formes de souffrance psychique au moyen d'un idéal non défini de santé et de réalisation de soi, et puisque le discours thérapeutique a en fait contribué à créer une mémoire personnelle de la souffrance, il a, par une étrange ironie, créé une grande partie de la souffrance qu'il est censé faire diminuer » (Illouz, 2016, p. 116).

Je souligne de mon côté, en accord avec la recherche du domaine des psychopathologies du capitalisme cognitif, la vraisemblable condensation sur les fonctionnements individuels d'entités transversales et transnosographiques captées et fabriquées, à l'ère du digital, par des algorithmes pour la création

¹⁷ Traduction par l'auteur.

d'espaces épigénétiques (Parisi, 2018) visant à modifier les selfs et à maximiser la rentabilité. Ce formatage cognitivo-comportemental crée très probablement des maladies (ou consolide/transforme des tableaux nosographiques) tout en fournissant du matériel pour l'extraction de capital au sein de business du bien-être.

J'entends par inconscient politique la présence psychique d'un ensemble de représentations, affects, contenus psychiques (soumis à des mécanismes de défense), pulsions, expressions topiques¹⁸, etc. qui doit son existence en dehors de la conscience en conséquence de l'intériorisation de codes et de forces politiques et économiques véhiculés par la propagande et ses canaux de propagation qui, dans la plupart des cas, ne sont pas perçus par la conscience. L'inconscient politique soulève une série de questionnements concernant :

- ses manifestations tant chez les cliniciens que chez les patients, tous porteurs des entités du pouvoir (Butler, 1997) ;
- ses effets cliniques ;
- son maniement clinique dans le cadre de l'élaboration psychique ;
- les techniques à mettre en pratique afin de procéder à la mentalisation et à décolonisation de l'inconscient par les pouvoirs politiques ; autrement dit rendre l'inconscient le plus conscient possible (qui n'est autre que la principale mission de la psychanalyse) et permettre l'élaboration des contenus attachés à la propagande, comme leur intrication dans l'ambivalence pulsionnelle fondamentale ;
- les modifications épistémologiques de la logique clinique en accord avec les perspectives critiques.

L'axe politique a été occulté du champ psychanalytique, bien que la pensée freudienne soit fondamentalement politique (Ménéchal, 2008). Les auteurs critiques défendent l'idée que la maladie mentale est une catégorie politique et non pas scientifique (Sedgwick, 1982) qui doit être incluse principalement dans les stratégies politiques en matière de soins. Layton, Hollander, et Gutwill (2006) soutiennent que lorsque la classe et le capitalisme sont des catégories taboues et exclues de l'analyse, leur omission permet le bon fonctionnement de la pensée politique dominante. Pour Chemama (2019), « la subjectivité de chacun, y compris les signifiants inconscients qui le déterminent, renvoie à un discours organisé, au-delà des signifiants propres à une famille, par le discours de la cité, le discours politique » (p. 26).

Dans les pratiques psychanalytiques, il est généralement admis que les positions politiques de l'analyste ne peuvent que perturber le déploiement singulier de la dynamique transférentielle. Autrement dit, être ouvertement partisan d'une position politique peut créer un conflit entre analyste et analysant qui ne peut que nuire à la liberté d'association psychique, à l'élaboration, à la confiance, etc. Je pense qu'il y a une confusion entre pensée scientifique et pensée politique, explicable par au moins trois raisons :

- il existe une superposition inéluctable de l'axe scientifique et de l'axe politique ;
- certains aspects politiques, comme nous l'avons vu plus haut, font l'objet de refoulements, de collusions économiques, de méconnaissances, de servitudes volontaires ou involontaires, etc. ;
- l'axe scientifique et sa valeur épistémologique demeure encore très controversé dans le champ psychanalytique, ce qui entraîne des résistances quant aux articulations théorico-cliniques psychanalyse-sciences.

¹⁸ Dans le modèle freudien il existe deux topiques. La première opère une distinction entre inconscient, préconscient et conscient. La seconde propose trois instances psychiques : Ça, Moi, Surmoi. Les deux topiques sont complémentaires.

La connaissance scientifique, forcément contaminée par le champ politique, est indispensable dans les théorisations psychanalytiques. L'inverse est tout aussi vrai : la connaissance politique est indispensable dans les théorisations psychanalytiques. Si un psychanalyste questionne les effets psychologiques de la propagande – pour rester dans le sujet de notre débat – occupe-t-il une position politique ou scientifique ? Dire qu'il fait de la politique, alors qu'il se base sur des données scientifiques, n'est-il pas une manière de reproduire le refoulement des perspectives critiques et de consolider un inconscient politique qui porte préjudice à la discipline, à la société et à ses membres ?

Il me semble plus qu'indispensable que les psychanalystes, comme l'ensemble des cliniciens de toutes orientations, ré-examinent les équations cliniques en accord avec des perspectives transversales et pluridisciplinaires permettant d'accroître la validité et la pertinence du cadre de travail, tout en visant de nouvelles expressions de l'individualité. Pour cela, l'engagement des cliniciens à l'ère du numérique et de l'hyperpropagande ne peut être que fondamentalement politique et en rupture avec les diktats abstentionnistes d'une certaine culture psychanalytique qui exige des remaniements. Le combat pourrait dès lors se déployer sur plusieurs fronts :

- l'élaboration de régulations en termes de politiques publiques des rapports à la propagande ;
- le travail actif pour contribuer à sensibiliser la société vis-à-vis des effets psychologiques de la propagande ;
- la diffusion de règles d'hygiène digitale (sur le modèle des règles imposées dans le cadre de la pandémie de Covid-19) et de sobriété numérique, car il est fort probable que la culture virale propagée par l'écologie numérique soit plus nuisible que la Covid-19 ;
- la conception d'une nouvelle *écopsophie*¹⁹ (Guattari, 1989) et plus particulièrement d'une écologie mentale attachée à des perspectives inédites concernant l'image de soi, la violence fondamentale, les ambivalences et les responsabilités individuelles et collectives, les pratiques sociales, la fabrique de communautés, etc.

Revisiter la complexité et la singularité des individus dans une nouvelle équation politique de l'inconscient revient à une remise en question des logiques cliniques, des praxis, comme des « écologies de l'imaginaire » (Guattari, 1989), du fantasme, de la libido, afin de déterminer les moyens pour élaborer psychiquement les pièges infinies et les altérations générées par le capitalisme cognitivo-comportemental gouverné par la logique du rendement et du profit. De nouveaux territoires existentiels sont donc à reconquérir dans le cadre d'une « écologie de la re-singularisation » en marge de la tyrannie psychologique des marchés. Des régimes [in]disciplinés sont également à élaborer pour corriger les régimes disciplinaires de la consommation.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

¹⁹ L'écopsophie est un courant de pensée du mouvement écologiste. Guattari désigne trois écologies : environnementale (pour les rapports à la nature et à l'environnement), sociale (pour les rapports au « socius », aux réalités économiques et sociales), et mentale (pour les rapports à la psyché, la question de la production de la subjectivité humaine).

Références

- Barnays, E. (1928). *Propaganda*. Paris: Zones (2007).
- Berardi, F. B. (2018). Neuroplasticity: Beyond Adaptation Toward Morphogenesis. In W. Neidich (Ed.), *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism, Part Three* (pp. 175–186). Berlin: Archive Books.
- Bharel, M. (2019). The True Prevalence of Opioid Use Disorder Nationally Is Likely Underestimated. *Am J Public Health, 109*(2), 214–215. <http://dx.doi.org/10.2105/AJPH.2018.304865>
- Boler, M., & Davis, E. (Eds.). (2020). *Affective Politics of Digital Media: Propaganda by Other Means*. London: Routledge.
- Bosma, H. A. (2006). Introduction à la psychopathologie développementale. *O.S.P., 35*(2), 251–268. <http://dx.doi.org/10.4000/osp.1097>
- Boulanger, J. (2021). La crise sanitaire : une levée brutale du clivage ? In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences, 5*(1), 1–4. <http://dx.doi.org/10.1016/j.jinan.2021.04.001>
- Bourdieu, P. (1980). Le capital social. Notes provisoires. *Actes de la recherche en sciences sociales, 31*, 2–3.
- Bueno, C. C. (2017). *The Attention Economy: Labour, Time and Power in Cognitive Capitalism*. Lanham: Rowman & Littlefield International.
- Butler, J. (1979). *The Psychic Life of Power: Theories in Subjection*. Bloomington: Stanford University Press.
- Case, A., & Deaton, A. (2021). *Deaths of Despair and the Future Capitalism*. Princeton: Princeton University Press.
- Cingolani, P. (2021). *La Colonisation du quotidien : dans les laboratoires du capitalisme de plateforme*. Paris: Amsterdam.
- Chiappello, E., & Boltanski, L. (2011). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris: Gallimard.
- Chomsky, N., & Herman, E. S. (1988). *La Fabrication du consentement : de la propagande médiatique en démocratie*. Marseille: Agone (2008).
- Citton, Y. (2014). *L'économie de l'attention*. Paris: La Découverte.
- Chemama, R. (2019). *La psychanalyse refoule-t-elle le politique ?* Toulouse: Erès.
- Collectif. (2017). *L'âge de la régression. Pourquoi nous vivons un tourment historique*. Paris: Premier Parallèle.
- Colon, D. (2021). Les effets psychologiques de la propagande. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences, 5*(2). (2021, sous presse).
- Courtwright, D. T. (2019). *The Age of Addiction: How Bad Habits Became Big Business*. Cambridge: Harvard University Press.
- Crary, J. (2001). *Suspensions of Perception: Attention, Spectacle, and Modern Culture*. Cambridge: The MIT Press.
- Da Empoli, G. (2019). *Les ingénieurs du chaos*. Paris: JT Lattès.
- Diechter, E. (1960). *The strategy of desire*. Eastford: Martino Fine Books (Fayard, 1961, pour la traduction française).
- Domenach, J.-M. (1950). *La propagande politique*. Paris: PUF (1979).
- Dore, R. (2000). *Stock Market Capitalism: Welfare Capitalism: Japan and Germany versus the Anglo-Saxons*. Oxford: OUP Oxford.
- El Hajj, M. (2021). À propos du livre « Politique affective des médias digitaux – Propagande par d'autres moyens » de Megan Boler et Elizabeth Davis. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences, 5*(2). (2021, sous presse).
- Ellul, J. (1962). *Propagandes*. Paris: Economica (1990).
- Erskine, H. E., Baxter, A. J., Patton, G., Moffitt, T. E., Patel, V., Whiteford, H. A., & Scott, J. G. (2017). The global coverage of prevalence data for mental disorders in children and adolescents. *Epidemiology Psychiatry Science, 26*(4), 395–402. <http://dx.doi.org/10.1017/S2045796015001158>
- Filar, R. (2014). *Mental health: Why we're all sick under neoliberalism*. openDemocracy. <https://www.opendemocracy.net/en/transformation/mental-health-why-were-all-sick-under-neoliberalism/>
- Fromm, E. (2002). *The Sane Society*. London: Routledge.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
- Fourquet-Courbet, M.-P., & Courbet, D. (2017). Anxiété, dépression et addiction liées à la communication numérique. Quand Internet, smartphone et réseaux sociaux font un malheur. *Revue française des sciences de l'information et de la communication, 11*. <http://dx.doi.org/10.4000/rfsic.2910> (online).
- Garutti, F. (Ed.). (2019). *Our Happy Life: Architecture and Well-Being in the Age of Emotional Capitalism*. Berlin: Sternberg Press.
- Gielen, P. (2014). A Chronotopy of Post-Fordist Labor. In W. Neidich (Ed.), *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism, Part Two* (pp. 195–219). Berlin: Archive Books.
- Gregory, P., & Stuart, R. (2013). *The Global Economy and its Economic Systems*. Boston: Cengage Learning.
- Guattari, F. (1989). *Les trois écologies*. Paris: Galilée.
- Haag, C. (2019). *La contagion émotionnelle*. Paris: Albin Michel.
- Hauberger, J. (2010). *Social Capital Theory: Towards a Methodological Foundation*. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Horton, R. (2020). Covid-19 is not a pandemic. *The Lancet, 396*(10255) [http://dx.doi.org/10.1016/S0140-6736\(20\)32000-6](http://dx.doi.org/10.1016/S0140-6736(20)32000-6). (published online).
- Illouz, E. (2006). *Les sentiments du capitalisme*. Paris: Seuil.
- Illouz, E. (Ed.). (2019). *Les marchandises émotionnelles*. Paris: Premier Parallèle.
- Illouz, E. (2020). *La Fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain*. Paris: Seuil.
- James, O. (2008). *Selfish capitalism is bad for our mental health*. The Guardian, 3 Jan 2008, <https://www.theguardian.com/commentisfree/2008/jan/03/comment.mentalhealth>
- Jany-Catrice, F. (2012). *La performance totale: nouvel esprit du capitalisme ?* Villeneuve-d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- Kaminsky, Z., Petronis, A., Wang, S. C., Levine, B., Ghaffar, O., Floden, D., & Feinstein, A. (2008). Epigenetics of personality traits: an illustrative study of identical twins discordant for risk-taking behavior. *Twin Research and Human Genetics, 11*(1), 1–11. <http://dx.doi.org/10.1375/twin.11.1.1>
- Kessler, R. C., Aguilar-Gaxiola, S., Jordi Alonso, J., Chatterji, S., Lee, S., & Üstün, T. B. (2009). The WHO World Mental Health (WMH) Surveys. *Psychiatrie (Stuttg), 61*(1), 5–9.
- Lane, S., & Atchley, P. (Eds.). (2020). *Human Capacity in the Attention Economy: How Information Technology Changes How We Think, Feel and Behave*. Washington: American Psychological Association.
- Lasswell, H. D. (1946). *Propaganda, Communication and Public Opinion*. Princeton: Princeton Legacy Library.
- Layton, L., Hollander, N. C., & Gutwill, S. (Eds.). (2006). *Psychoanalysis, Class and Politics. Encounters in the clinical setting*. London, New York: Routledge.
- Marshall, C., & Rossman, G. (2016). *Designing Qualitative Research (6th edition)*. New York: SAGE Publications.
- Ménéchal, J. (2008). *Psychanalyse et politique*. Paris: Erès.
- Miller, S. (2018). *Dual Use Science and Technology, Ethics and Weapons of Mass Destruction*. New York: Springer.
- Moore, D. S. (2017). *The Developing Genome: An Introduction To Behavioral Epigenetics*. Oxford: Oxford University Press.
- Moreno, C., Wykes, T., Galderisi, S., Nordentoft, M., Crossley, N., & Jones, N. (2020). How mental health care should change as a consequence of the Covid-19 pandemic. *The Lancet Psychiatry, 7*(9), 813–824.
- Neidich, W. (2014). Introduction: The Early and Late Stages of Cognitive Capitalism. In W. Neidich (Ed.), *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism, Part Two* (pp. 9–28). Berlin: Archive Books.
- Parisi, L. (2018). Automated Cognition and Capital. In W. Neidich (Ed.), *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism, Part Three*, (pp. 49–84). Berlin: Archive Books.
- Piaget, J., & Inhelder, B. (1966). *La psychologie de l'enfant*. Paris: Quadrige, PUF (2004).
- Poenaru, L. (2019). Inconscient digital, excitation des limites, écran bêta. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences, 3*(2), 125–134.
- Poenaru, L. (2021). Science du perspicacité et psychanalyse: le vide épistémique. À propos du livre *Mindf*ck* de C. Wylie. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences, 5*(1), 86–93. <http://dx.doi.org/10.1016/j.jinan.2021.02.003>
- Polanczyk, G. V., Salum, G. A., Sugaya, L. A., Caye, A., & Rohde, L. A. (2015). Annual research review: A meta-analysis of the worldwide prevalence of mental disorders in children and adolescents. *J Child Psychol Psychiatry, 56*(3), 345–365. <http://dx.doi.org/10.1111/jcpp.12381>
- Rengade, C. E. (2016). Vers une psychothérapie TCC en entreprise : les bases d'une réciprocity. *Journal de Thérapie Comportementale et Cognitive, 26*(3), 99–102.
- Robin, M.-M. (2021). *La fabrique des pandémies. Préserver la biodiversité, un impératif pour la santé planétaire*. Paris: La Découverte.
- SAMHSA, Substance Abuse and Mental Health Services Administration. (2020). *Behavioral Health Barometer: United States, Volume 6: Indicators as measured through the 2019 National Survey on Drug Use and Health and the National Survey of Substance Abuse Treatment Services*. HHS Publication No. PEP20-07-02-001. Rockville, MD: Substance Abuse and Mental Health Services Administration. https://www.samhsa.gov/data/sites/default/files/reports/rpt32815/National-BH-Barometer_Volume6.pdf
- Schiller, D. (1999). *Digital Capitalism. Networking the Global Market System*. Cambridge: MIT Press.
- Sedgwick, P. (1982). *Psycho Politics*. London: Unkant Publishers.
- Smith, R. C. (2015). *Society and Social Pathology: A Framework for Progress*. London: Palgrave.
- Steel, Z., Marnane, C., Iranpour, C., Chey, T., Jackson, J. W., Patel, V., & Silove, D. (2014). The global prevalence of common mental disorders: a systematic review and meta-analysis 1980–2013. *International Journal of Epidemiology, 43*(2), 476–493. <http://dx.doi.org/10.1093/ije/dyu038>
- Sussman, S., Lisha, N., & Griffiths, M. (2011). Prevalence of the Addictions: A problem of the Majority or the Minority? *Evaluation & the health professions, 34*(1), 3–56. <http://dx.doi.org/10.1177/016327810380124>
- Terranova, T. (2013). Ordinary Psychopathologies of Cognitive Capitalism. In W. Neidich (Ed.), *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism, Part One* (pp. 45–68). Berlin: Archive Books.
- Tchakhotine, S. (1952). *Le viol des foules par la propagande politique*. Paris: Gallimard.
- Twenge, J. (2017). *iGen*. New York: Atria Books.
- Vercellone, C. (2009). *Lavoro, distribuzione del reddito e valore nel capitalismo cognitivo*. Université Paris1 Panthéon-Sorbonne (Post-Print and Working Papers) halshs-00467663, HAL <http://dx.doi.org/10.3280/SL2009-115002>
- Wang, J. (2018). *Carceral Capitalism*. Cambridge: The MIT Press, Semiotext(e).
- Wanless, A., & Berk, M. (2020). The Audience is the Amplifier: Participatory Propaganda. In P. Baines, N. O'Shaughnessy, & N. Snow (Eds.), *The SAGE Handbook of Propaganda* (pp. 85–104) <http://dx.doi.org/10.4135/9781526477170.n7>
- Watson, J. B. (1914). Psychology and behavior. In J. B. Watson (Ed.), *Behavior: An introduction to comparative psychology* (pp. 1–28). Henry Holt and Co <http://dx.doi.org/10.1037/10868-001>
- Werner, L. C. (2014). Towards A*cognitive Architecture: A Cybernetic Note Beyond—or the Self-informing Machinery. In W. Neidich (Ed.), *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism, Part Two* (pp. 293–312). Berlin: Archive Books.
- Winkler, P., Formanek, T., Mlada, K., Kagstrom, A., Mohrova, Z., Mohr, P., & Csémy, L. (2020). Increase in prevalence of current mental disorders in the context of COVID-19: analysis of repeated nationwide cross-sectional surveys. *Epidemiology and Psychiatric Sciences, 29*, e173. <http://dx.doi.org/10.1017/S2045796020000888>
- Wylie, C. (2019). *Mindf*ck: Cambridge Analytica and the Plot to Break*. New York: Random House.

Zaidan, H., Leshem, M., & Gaisler-Salomon, I. (2013). Prereproductive Stress to Female Rats Alters Corticotropin Releasing Factor Type 1 Expression in Ova and Behavior and Brain Corticotropin Releasing Factor Type 1 Expression in Offspring. *Biological Psychiatry*, 74(9), 680–687. <http://dx.doi.org/10.1016/j.biopsych.2013.04.014>

Zajonc, R. B. (1968). Attitudinal Effects of Mere Exposure. *Journal of Personality and Social Psychology*, 9(2), 1–27.

Zuboff, S. (2018). *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power.*. New York: PublicAffairs.